

**Centre régional du Livre de Franche-Comté**  
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon  
Tél : 03 81 82 04 40  
Fax : 03 81 83 24 82  
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr  
Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe  
FRANCHE  
COMTE RÉGIONAL  
DU LIVRe

---

**FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »**

***Du 16 au 28 novembre 2015***

## Hélène Gestern



[www.helene-gestern.net](http://www.helene-gestern.net)

## L'auteur :

Hélène Gestern a quarante-quatre ans, elle vit et travaille à Nancy. Elle est enseignante-chercheuse en linguistique à l'Université de Nancy et est membre du comité de rédaction de la revue *La Faute à Rousseau*, consacrée aux questions d'autobiographie.

## Bibliographie :

- ◆ *Portrait d'après blessure*, Éditions Arléa, 2014.
- ◆ *La Part du feu*, Éditions Arléa, 2013 (rééd. Arléa-Poche, 2015).
- ◆ *Le Chat*, Éditions Émotcourt, 2013 / numérique.
- ◆ *Eux sur la photo*, La Part du feu, Éditions Arléa, 2011 (rééd. Arléa-Poche, 2013).

## Présentation sélective des livres :

- ◆ *Portrait d'après blessure*, Éditions Arléa, 2014.



### Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Il s'appelle Olivier, elle s'appelle Héloïse. Ils partent déjeuner, mais la rame de métro dans laquelle ils sont montés est gravement endommagée par une explosion. Restera de cet accident des corps meurtris, un sentiment brisé et une photo de leur évacuation, si violente et si impudique qu'elle va tout faire trembler autour d'eux. Ils n'auront alors qu'une obsession : réparer les dégâts que cette image aura causés dans leurs vies.

*Portrait d'après blessure* raconte l'histoire de deux êtres aux prises avec le pouvoir des photographies, qu'elles parlent la langue de la dignité ou celle du désastre.

## Presse :

**Article publié dans *La Quinzaine littéraire* du 16 au 30 septembre 2014, par Catriona Seth.**

Petit à petit, sans effets de manche ni faux-semblants, Hélène Gestern construit une œuvre. Après *Eux sur la photo* (2011) et *La Part du feu* (2013), elle signe avec *Portrait d'après blessure* son troisième roman. On y trouve les marques de fabrique de l'auteur : une succession de voix entremêlées avec des documents de statuts divers – ici des témoignages sur des archives de guerre –, une attention extrême portée aux dates – qui s'échelonnent du 19 septembre au 19 décembre d'une année non indiquée de l'époque contemporaine. L'ensemble se présente comme un montage dans lequel aux questions rudes d'un commissaire de police lors de l'interrogatoire d'un suspect ou à la transcription du propos d'un juge répond l'évocation du ressenti, à fleur de peau et d'âme, des victimes d'un attentat.

À la manière de ce qui s'esquissait dans *La Part du feu* – dont l'un des personnages, Guillermo Zorgen, un militant d'extrême gauche, est d'ailleurs, clin d'œil de l'auteure aux plus perspicaces de ses lecteurs, le sujet du mémoire d'un étudiant en histoire, dirigé par Olivier Bérenger, l'un des protagonistes de cet ouvrage-ci –, des proto-groupuscules politiques jouent un rôle dans l'intrigue. Ils se révèlent moins extrémistes qu'il n'y paraît à

première vue. On croise encore, comme dans les autres livres d'Hélène Gestern, des couples qui se forment ou se décomposent et, présence constante dans sa fiction, des chats, ici nommés Bergamote et Zeugma.

Si les deux premiers romans d'Hélène Gestern s'attachaient à la quête des origines familiales occultées de jeunes femmes qui souhaitaient combler des failles dans leur être intime, *Portrait d'après blessure* envisage la reconquête de soi après un bouleversement très public, celui que suppose la publication, dans des périodiques à grand tirage, reprise par la suite sur le web, de photographies de victimes, métaphoriquement ou réellement mises à nu, en l'occurrence des individus blessés après une déflagration dans une rame de métro : tout dans leur vie a basculé parce qu'ils étaient au mauvais endroit au mauvais moment. En parallèle avec son histoire romanesque – et sentimentale –, Hélène Gestern s'attache à la question de savoir ce que peut éprouver une personne dont la vie est ainsi doublement brisée – d'abord par l'événement catastrophique qui estropie un corps, et ensuite par le viol, au nom du droit à l'information, de l'être dont on diffuse des images sans qu'il ait son mot à dire. Elle nous laisse entendre les voix d'un homme et d'une femme, un universitaire médiatisé et une documentaliste, dont les blessures physiques sont moins lourdes à porter que le traumatisme d'un cliché d'eux, ensanglantés, leurs vêtements en lambeaux, pris par un reporter sans scrupules dans les minutes qui ont suivi l'explosion, puis étalé à la une d'un magazine très diffusé, *Scoop-images*, pour lequel le « choc des photos » n'est pas qu'une accroche publicitaire.

Le roman pose en creux des questions importantes sur lesquelles la législation sera sans doute appelée à évoluer : quand le droit à l'information doit-il primer sur le respect de l'individu ? Quels moyens une personne privée a-t-elle pour arrêter la diffusion, sur les réseaux sociaux en particulier, de photographies d'elle prises à son insu ou qu'elle ne souhaite pas voir circuler ? Les protagonistes principaux ont été pris au piège du cliché volé, mais subissent aussi une forme d'épiphanie : ils ont à prendre conscience des enjeux du document parce que leurs professions les conduisent à exhumer des archives témoignant de souffrances passées, et mettant en scène des individus généralement inconscients de l'objectif braqué sur eux. Plutôt qu'un droit à l'oubli numérique, présenté comme une chimère inaccessible pour le commun des mortels, l'ouvrage propose une résolution par l'image, comme si elle était seule capable de résister au déferlement visuel des sociétés modernes. Avec pudeur et finesse, le roman nous invite ainsi à regarder autrement notre soif perpétuelle d'information en nous plaçant du côté de ceux qui, devenant objets, peuvent être meurtris aussi par un regard.

---

**Article paru sur le site « [www.encres-vagabondes.com](http://www.encres-vagabondes.com) » le 9 octobre 2014, par Dominique Baillon-Lalande.**

Il s'appelle Olivier Bérenger. C'est un professeur d'université, historien de la photographie, passé depuis trois ans du côté du petit écran avec l'émission à succès *Histoires d'images*. Un personnage médiatique, un bel homme au visage d'ange, reconnu dans la rue par monsieur et surtout par madame Tout-le-monde.

Elle s'appelle Héloïse. Elle est documentaliste photographique et gère les bases de données des archives du ministère de la Défense. À ce titre, elle collabore souvent à l'émission d'Olivier, lui donnant accès à des documents inédits stockés dans les sous-sols du service. Une travailleuse de l'ombre.

Deux complices qui partagent la même passion pour l'histoire et la photographie et apprécient la compagnie l'un de l'autre.

Ce jour-là, le 19 septembre, ils avaient une réunion de travail préparatoire pour leur prochaine émission et partageaient déjeuner ensemble. Sur la ligne "La Motte-Picquet – Grenelle" qu'ils empruntent, à la station Odéon, se produit une terrible explosion. Un attentat faisant trois morts et dix-sept blessés dont Héloïse et Olivier.

*Lui, le visage brûlé, oubliant sa propre douleur, réussit à dégager sa collègue inconsciente des décombres et à la porter jusqu'à la surface. C'est alors qu'un photographe les flashe, lui hagard, elle à moitié dénudée. Gravement blessés l'un et l'autre, ils seront transportés en urgence à l'hôpital pour être soignés. Ils y resteront plusieurs semaines. « Une bombe plus tard, que reste-t-il des sentiments qui les unissaient ? »*

Ils sont alors loin de se douter que pendant ce temps, la photographie impudique relayée dans tous les médias les projette sur le devant de la scène. L'image volée donnant à voir la violence du traumatisme, leurs corps abîmés, la complicité qui les unit, après avoir fait la une de *Scoop-images* (le magazine people le plus vendu de l'Hexagone), sera immédiatement reprise par tous les journaux avec en commentaire : « *Un journaliste et sa compagne dans le métro de la mort* », ou encore « *Les amants de la catastrophe* ». Simultanément utilisée par les chaînes de télévision pour illustrer l'attentat du métro, elle ne manquera pas de faire aussi un buzz sur les sites Internet et les réseaux sociaux... Partout, dorénavant, ce cliché – qui interroge et choque leurs conjoints réciproques, suscite les regards gênés de leurs proches et déclenche une avalanche de demandes d'interviews – les précédera. L'enquête, elle, « *s'est enlisée dans les étapes d'une procédure policière compliquée.* »

Le couple sans enfant d'Héloïse avec son mari, ingénieur en aéronautique plus passionné par les avions que sentimental, était jusqu'alors à classer dans la catégorie sans histoire. « *En théorie, je ne peux rien reprocher à mon mari. Il ne me trompe pas, ne me ment pas. Seule sa jalousie me pèse parfois, mais nul n'est sans défaut. Certes il parle peu et ne manifeste pas grand-chose. J'ai du apprendre à composer avec son silence, à vivre seule une partie du temps quand il s'en va en mission. Mais avec lui, la vie est simple, réglée. On partage les dépenses, la table, le lit, avec l'équanimité des bons compagnons.* » Mais face à cette campagne, le mari, auquel les collègues renvoient l'image du cocu de service, se trouve atteint dans son honneur et souffre.

Le duo qu'Olivier forme avec la très belle hôtesse de l'air nommée Karine, qu'il n'était plus certain d'aimer vraiment, commençait quant à lui déjà à battre de l'aile avant le drame. L'attentat a ici l'effet contraire d'éloigner un temps la séparation qui s'annonçait. Ce qui peut s'apparenter à un viol photographique va tout faire trembler autour d'eux, les obligeant à faire face ensemble à ce clic de photographe qui a fichu leur vie en l'air, « *avec la même facilité qu'on pousse une rangée de dominos* » et à la pression des médias jamais rassasiés.

« *On dirait que la photo de Scoop-images nous a englués dans une toile de malheur et qu'ils semblent avoir un plaisir fou à nous y contempler, tous* », constate amèrement Olivier. Pendant que Héloïse, elle, plus à découvert, plus atteinte encore, révèle : « *Depuis la découverte du magazine, je ne dors plus. Je passe mes nuits sur Internet à traquer les occurrences de la photo, les commentaires. Alors que je refusais tout contact avec ce maudit réseau, je me suis même inscrite sur Facebook sous un faux nom, afin d'accéder aux pages qui parlent de nous. [...]* J'ai constaté que j'étais loin d'être la première à faire les frais de

*l'hydre médiatique, "Histoire d'images" me l'avait déjà enseigné, mais je n'aurais jamais imaginé me retrouver de l'autre côté de la barrière. »*

Trente-sept jours après l'explosion, les deux victimes se retrouvent au café. Ils n'auront plus dès lors qu'une obsession : faire payer l'addition à ce paparazzi et son journal de merde, se battre pour faire disparaître d'Internet cette image qui aura causé tant de dégâts dans leurs existences pour pouvoir se reconstruire et repartir pour une nouvelle vie. « *L'oubli numérique semble avoir un prix* », mais Maître Bruand-Leroy, l'avocat qu'ils chargent, ensemble, de leur dossier, se fait rassurant : « *Vous n'êtes plus la proie, vous êtes le prédateur.* »

Chapitre après chapitre, Héloïse et Olivier, à tour de rôle et en s'exprimant à la première personne, se confient et nous racontent leur ressenti à fleur de peau, leur révolte, leurs questionnements.

À travers eux, l'auteur aborde la question du choc des images, du voyeurisme, du droit à l'information, mais aussi du respect de la vie privée et de l'intimité de chacun. En nous positionnant du côté de l'intime, l'auteur met le lecteur en situation de fragilité pour mieux l'interroger sur le sens des images que nous consommons tous par flots, quotidiennement.

Par cet exemple tragique, Hélène Gestern, à l'heure où les photos personnelles sont piratées, détournées ou rendues publiques sur le Net et la façon dont les réseaux sociaux ont substantiellement changé notre rapport à l'autre, pointe du doigt le pouvoir du numérique sur nos vies. Elle creuse la problématique du glissement du sujet à l'objet jusqu'à la considérer sous son aspect philosophique et éthique autant que sociétal.

Par ces deux monologues au plus près des émotions, c'est aussi le processus de réparation post-traumatique, après la double agression que constituent l'attentat terroriste d'une part et la déferlante médiatique d'autre part, de la nécessité pour les deux personnages d'entreprendre la reconquête d'eux-mêmes, séparément et ensemble, qui, dans toute sa complexité, s'impose comme thème périphérique.

*« Des "demain", il avait failli ne jamais y en avoir. Tout n'avait tenu qu'à un souffle, au courage de ceux qui m'avaient extirpée de mon cercueil de tôle, à la ténacité qu'Olivier avait mise à me remonter à la surface. La mémoire me revenait par fragments. Des voix dans l'ambulance, des mains qui me soulèvent ; [...] D'autres avaient eu moins de chance et ne retrouveraient jamais leurs collègues, leur maison, leurs enfants. Complexe du survivant m'avait expliqué le psy de l'hôpital. Cette idée-là aussi il faudrait l'extirper de ma tête. »*

Ces deux approches, sociologique avec la réflexion sur l'image et le Net, psychologique quant au phénomène de résilience, ne se juxtaposent pas mais s'entremêlent et se conjuguent de façon subtile et intelligente, conciliant dans la construction même du récit, le théorique et le sensible.

Pour l'y aider, l'écrivain intègre dans l'ensemble des documents de nature fort diverse (articles de presses, lettres, poésies, chansons, légendes de photos...), comme un écho ou des pièces à conviction venues dynamiser le récit.

Une façon originale d'envisager et de positionner les personnages dans des allées et venues permanentes entre leur intimité et le monde extérieur à travers ses représentations.

Un livre qui émeut autant qu'il fait question, surprenant et prenant.

---

♦ ***La Part du feu***, Éditions Arléa, 2013.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Hélène  
Gestern

À la suite d'une révélation qui la bouleverse, Laurence Emmanuel comprend que sa vie est peut-être moins simple qu'elle ne le pensait. Elle décide d'en apprendre davantage sur le passé de ses parents.

Très vite, ses recherches l'amènent sur la piste d'un militant d'extrême gauche, Guillermo Zorgen, qui a défrayé la chronique dans les années 70 avant de sombrer dans l'oubli.

Qui était cet homme ? Un idéaliste dans une époque troublée ou un dangereux pyromane ? Et surtout : quels liens entretenait-il avec les parents de Laurence ?

Au fil des témoignages, des documents, émerge le portrait contrasté d'un être énigmatique, qui a, comme une partie de sa génération, choisi d'exister par le combat.

Mais au-delà, la quête de Laurence va surtout révéler les formes ardentes, et parfois destructrices, de la passion.

Presse :

**Article publié dans *L'Express* le 14 janvier 2013, par Marie-Florence Gaultier.**

Après son premier roman très réussi [...], *Eux sur a photo*, Hélène Gestern récidive avec *La Part du feu*, publié par les éditions Arléa dans la collection 1er/mille. En le lisant, j'ai retrouvé son style policé, qui se caractérise par une écriture très fine et précise, au plus près des événements racontés et surtout des émotions que l'histoire suscite.

« *Sur le trottoir, j'ai ouvert le volume. Devoldère y avait inscrit une formule pour le moins ambiguë : Pour Laurence Emmanuel. Attention, certaines ombres brûlent.* »

Avec *La Part du feu*, Hélène Gestern construit un roman un peu déconcertant au départ, puisque des documents de natures diverses s'invitent dans le récit : des poésies, des articles de presse, des lettres et aussi des photos (clín d'oeil au premier roman). Ces différents éléments viennent enrichir l'ensemble et le dynamisent. L'auteure choisit de se focaliser sur un personnage, à partir duquel le roman se déploie dans toute sa complexité : Laurence Emmanuel, une femme divorcée découvre « *presque par hasard* » que son père Jacques n'est pas son père biologique. Évidemment, cette vérité, elle l'a toujours su « *tant il était facile de laisser couler le temps comme l'eau, de fermer les yeux et de croire que l'ordre des choses demeurerait immuable.* »

Cette soudaine révélation force Laurence à mener l'enquête dans le passé de ses parents, et surtout celui de sa mère. Dans les papiers de celle-ci, classés méticuleusement, apparaissent des indices parmi lesquels resurgit la figure de Guillermo Zorgen, qui plane sur tout le roman.

1er/mille  
arléa

La part du feu

•

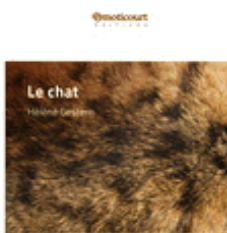
Zorden était un activiste anarchiste que sa mère a fréquenté dans sa jeunesse. Pour en savoir plus, Laurence en vient à rencontrer des personnes ayant connu Guillermo, ce qui l'entraîne dans un tourbillon d'événements troubles. Progressivement, elle se met en danger...

La mère de Laurence évoque son passé : « *Je pourrais dire que ces souvenirs appartiennent à ma jeunesse, mais ces mots n'ont pas de sens. Ce pan de ma vie n'a pas vieilli, ne s'est pas décoloré. Il m'a été arraché à vif, ce qui est bien différent. Mon cœur a pris de l'âge, mon corps est malade, mais ce temps-là palpète encore en eux. Il pourrait même saigner, parce que la blessure est toujours là, et qu'elle me brûle quand j'y pense.* » (...)

*La Part du feu* est à la fois un roman policier, un roman initiatique (puisque le personnage principal recherche ses origines) et un roman quasi historique (l'auteure décrit très bien la vie d'un groupuscule politique dans les années 70 (...))

---

◆ ***Le Chat***, Éditions Émotcourt, 2013.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Une délicate liaison entre un humain et son félin tissée de charme, déchirée par la trahison, raccommodée avec tendresse... *Le chat* c'est ça, et bien davantage encore.

*Un soir, l'homme rentra du travail plus tôt que d'ordinaire. Comme tous les jours, il déposa son manteau, son sac, et accrocha sa veste à une patère de l'entrée. Le silence était plus dense qu'à l'habitude dans son appartement de célibataire. Il alluma tranquillement une cigarette, se prépara une tasse de café bien crémeux qu'il savoura au salon. Cependant, plus les minutes passaient, plus la certitude diffuse d'une anomalie le gagnait : quelque chose, ce soir-là, ne tournait pas rond. Il vérifia du regard l'emplacement des objets, inspecta machinalement les embrasures des portes et des fenêtres, l'ordonnance de la bibliothèque et le fonctionnement des appareils électroniques. Tout était à sa place. Tout, sauf le chat.*

---

◆ ***Eux sur la photo***, La Part du feu, Éditions Arléa, 2011.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Une petite annonce dans un journal comme une bouteille à la mer. Hélène cherche la vérité sur sa mère, morte lorsqu'elle avait trois ans. Ses indices : deux noms, et une photographie retrouvée dans des papiers de famille qui montre une jeune femme heureuse et insouciante, entourée de deux hommes qu'Hélène ne connaît pas. Une réponse arrive : Stéphane, un scientifique vivant en Angleterre, a reconnu son père.



Commence alors une longue correspondance, parsemée d'indices, d'abord ténus, puis plus troublants. Patiemment, Hélène et Stéphane remontent le temps, dépouillant leurs archives familiales, scrutant des photographies, cherchant dans leur mémoire. Peu à peu, les histoires se recourent, se répondent, formant un récit différent de ce qu'on leur avait dit. Et leurs découvertes, inattendues, questionnent à leur tour le regard qu'ils portaient sur leur famille, leur enfance, leur propre vie.

Avec *Eux sur la photo*, Hélène Gestern nous livre une magnifique réflexion sur le secret de famille et la mémoire particulière que fixe la photographie. Elle suggère que le dévoilement d'éléments inconnus, la résolution d'énigmes posées par le passé ne suffisent pas : ce qui compte, c'est la manière dont nous les comprenons et dont nous acceptons qu'ils modifient, ou pas, ce que nous sommes.

---

## Presse :

**Anne Crignon - *Le Nouvel Observateur*, 1er septembre 2011**

« Hélène Gestern fait dans l'investigation sentimentale, avec un homme et une femme du jour au lendemain unis pour marcher ensemble vers une vérité interdite. Sa maladresse de débutante épouse habilement celle des deux protagonistes, qui dans un premier temps se cherchent, hésitent et doutent. Tout sonne juste dans cette correspondance ».

**Article publié dans *L'Express* le 12 novembre 2011, par Marie-Florence Gaultier.**

Le point de départ de ce roman, c'est une photographie exhumée des archives familiales par Hélène, sur laquelle se trouve sa mère, en compagnie de deux autres personnages. Son père et sa belle-mère ne lui ayant jamais parlé d'elle, Hélène ignore donc tout de celle-ci. Elle décide de publier cette photo dans un journal pour identifier les personnes et tenter de reconstituer ainsi l'histoire de cette figure maternelle, « *la part manquante de [son] histoire* ». Stéphane lui répond qu'il reconnaît son père et c'est le début d'une longue enquête par lettres interposées. Petit à petit, Hélène et Stéphane rassemblent les pièces de leurs puzzles familiaux respectifs et le lecteur assiste avec eux à l'éclosion de la vérité, comme dans un roman policier. Les photographies ont un rôle crucial dans cette quête car c'est à partir d'elles que les deux protagonistes émettent des hypothèses, ce qui peut s'avérer douloureux :

*« Oui, nous voici promus au rang d'archéologues familiaux, et cette situation n'est pas des plus confortables, même si l'on se prend au jeu, de temps en temps ».*

Ce que découvrent avec avidité mais aussi avec effroi Hélène et Stéphane, c'est ce que cachaient les silences et non-dits de leurs entourages. En s'éclairant mutuellement, la vérité se présente doucement à eux, et parallèlement, eux-mêmes se dévoilent l'un à l'autre (...)

---

## Revue de presse :

**Hélène Gestern a répondu aux questions du quotidien *Ouest-France* le 18 mars 2015.**

***Ouest-France* :** Quel a été votre parcours pour arriver à l'écriture ?

**Hélène Gestern :** Un long chemin, puisque j'ai écrit mon premier roman à quarante ans ! Je pense que j'en avais envie depuis longtemps, mais mon activité professionnelle d'enseignante-chercheuse en linguistique à l'université de Nancy ne m'en donnait ni le temps, ni la disponibilité intellectuelle. Ce sont des circonstances douloureuses de la vie qui m'ont décidée à écrire. L'écriture mobilise beaucoup d'énergie, une énergie positive qui permet de se mettre à distance, d'avoir un autre regard sur les choses. Et depuis quatre ans, j'ai mis toute cette énergie à l'écriture de trois romans et une nouvelle. Un rythme que je ne pourrais sans doute pas tenir à l'avenir. Par manque de temps, et c'est encore plus frustrant de ne pas avoir le temps...

***Ouest-France* :** Vos romans ont-ils un fil conducteur, une sorte de fil rouge ?

**H.G. :** Le rapport au passé à travers la photographie, et le pouvoir qu'elle exerce sur la mémoire, comme dans *Eux sur la photo*, mon premier roman, à travers la quête d'archives, d'extraits de journaux, comme dans *La Part du feu*. Des thèmes qui reviennent, qui se croisent, sans être systématiquement tous présents dans chacun de mes romans.

***Ouest-France* :** Comment abordez-vous l'écriture ?

**H.G. :** Comme une nécessité ! J'aurais du mal aujourd'hui à vivre sans écrire, ce n'est ni un métier, ni un loisir, c'est devenu une nécessité. J'écris quand je peux, autant que je peux. Avant d'écrire, je sais ce que je vais écrire, j'ai construit un projet, une histoire, mais j'écris par morceaux et après j'en fais l'assemblage. Je n'aborde pas l'écriture de manière chronologique. Je peux commencer par un chapitre qui se trouvera au centre du roman, ou même par la fin, un peu comme pour le tournage d'un film !